

## Ananda Devi, Draupadi et la marche sur le feu

(A propos de : *Ananda Devi : Le Voile de Draupadi*, Editions L'Harmattan, 1993)

Comme toujours chez Ananda Devi – du moins dans les livres que j'ai lus d'elle – l'histoire est solidement construite. Une mère est effondrée à cause de la terrible maladie qui frappe son enfant, une méningite foudroyante. En même temps elle se détache de son mari, en découvre la vraie nature, un avocat arriviste qui défend un malfaisant, et qui ne l'a probablement jamais vraiment aimée et, encore moins, comprise. Elle s'est aussi détachée de ses parents et n'a jamais été acceptée par sa belle-famille. Et elle s'est détachée de sa religion. Surtout après un drame qui s'est passée dans sa jeunesse, une cousine exaltée, persécutée par son village et qui, par bravade, veut marcher sur le feu et est brûlée par les flammes attisées par le vent. Et voici qu'on lui suggère de passer elle-même l'épreuve de la marche sur les braises pour faire une offrande au dieu qui, en échange sauvera la vie de son fils. S'il veut bien. La suggestion vient d'abord de son mari puis de sa belle-famille. Elle finira par se prêter à l'épreuve, non par soumission, non parce qu'elle y croit, mais parce qu'elle veut souffrir pour son fils, comme si c'était la dernière chose qu'elle puisse encore faire pour lui. Et, une fois l'épreuve passée, son fils mort malgré tout, elle se séparera de son mari, et va vivre sa vie.

Dès le livre fini je savais que j'allais en entreprendre la relecture. Lecture lente et approfondie. Pour mieux comprendre les protagonistes de cette histoire. Et, surtout, essayer de comprendre, au moins superficiellement, leur religion. Car la relation avec la religion est omniprésente. Et toujours pesante. Mais auparavant je me suis mis à lire l'étude que l'universitaire slovène, Metka Zupančič, qui a longtemps travaillé à l'Université de l'Alabama, à Tuscaloosa, et avec qui j'avais déjà été en contact à l'occasion du premier livre de Devi que j'avais lu, *Le rire des déesses*, avait consacrée à Ananda Devi et les mythes de Draupadi et de Sita qu'on retrouve dans ce roman. Voir : *Ananda Devi dans le feu révélateur et transformateur des mythes*. Une étude parue en 2013 dans les Cahiers du GRELCEF (Groupe de recherches et d'études sur les littératures et cultures de l'espace francophone). Metka Zupančič est une spécialiste des mythes dans la littérature (elle a même étudié les mythes dans certains romans de Claude Simon). Je dispose dans ma bibliothèque d'une véritable somme, en trois volumes, sur les religions hindoues et bouddhistes, le fameux *Hinduism and Buddhism, an historical sketch* de Sir James Eliot, mais je n'ai plus le temps de m'y plonger. Je me satisferai de ce que disent Ananda Devi et Metka Zupančič.

La première chose qui m'a frappé lors de cette relecture c'est d'ailleurs tout-à-fait autre chose : la présence constante de la nature. Et donc de l'île. Alors que certains critiques – et Ananda Devi elle-même – ont prétendu que l'île était le personnage principal du *Jour des caméléons*. Ce qui ne m'avait pas paru évident du tout. Ici, par contre, on y est à Maurice. L'île est omniprésente : « *Le soleil est finalement sorti de sa gangue de nuages, il les a dissipés d'un remous de lumières. Le ciel est devenu très pâle, et les arbres ont capté son frisson bleu. L'hiver tropical est froid et lumineux, à la fois coloré et très blanc... Sur le rebord de la fenêtre, un moineau s'est blotti dans un rectangle de soleil en gonflant ses plumes pour se protéger du froid. Une rose chétive est parvenue à s'épanouir, incongrue dans sa solitude cramoisie au milieu des plates-bandes de terre nue et humide. De l'autre côté de la route, un banyan continue de grandir, de s'étendre, de constituer son patient labyrinthe de bras et de racines...* » (page 17). Plus loin ce sont les parfums et les bruits : « *Des dizaines de bengalis accrochés aux branches du jambosier entonnent leur folle chorale, reprise après leur départ... par des grillons invisibles. Ensuite vient le tour de crapauds, avec leur perpétuelle soif d'eau* » (pages 31-32). Et quand le frère et la sœur (Anjali, l'héroïne principale du roman), enfants encore, rendent visite à leur cousine Vasanti qui habite avec son père dans une maison isolée dans une vallée, maison «

*accroupie sous les flamboyants* », c'est la nature sauvage : « *Les papayers et les bananiers poussaient à l'état sauvage, et leurs fruits avaient un goût particulier, farouche comme une chair d'animal, qu'appréciaient les villageois... Les enfants aimaient aussi beaucoup ces fruits des bois, et nous y avons longuement fourragé, Shyam, Vasanti et moi* », se rappelle Anjali, « *à la recherche de papayes rouges, celles qui crevaient parfois entre nos mains tant elles étaient mûres, libérant une pulpe visqueuse à l'effroyable odeur de fermentation. Il y avait des buissons de jujubes, aux fruits âcres et poudreux, d'autres qui portaient des jambons dont les enfants se gavaient en se maculant le visage de la teinte violacée et tenace. Nous déterrions des patates douces, du manioc, des tubercules inconnus que nous faisons cuire en cachette, dans les bois, parce qu'il nous était défendu d'en manger* » (page 34). Il y a la pluie aussi : « *Il pleut ce matin comme il ne peut pleuvoir que sur les hauts plateaux, ce crachis constant et froid qui jette une poussière de rien sur le pare-brise de la voiture, puis d'un coup, sans prévenir, se met à le noyer. Les nuages ont l'air d'être descendus sur la ville, mais ce n'est que le brouillard du matin, qui se dissipera tout à l'heure lorsqu'il aura achevé son œuvre de démantèlement...* » (page 39). Il y a l'océan aussi. Le jour où, dans son chagrin, Anjali se rend avec son mari jusqu'à l'autre bout de l'île, son extrémité sud-ouest : « *Le temps est clair en cette région, le soleil déclinant ne brûle plus le ciel mais s'y dilate en une vaste incandescence. Les gerbes d'eau gravissant nerveusement les rochers et se cabrant par-dessus, se mélangent aux gerbes de lumière déversées du ciel...* » (page 82). Et, à la fin, lorsqu'elle a pris sa décision. L'épreuve du feu. Et qu'elle revient aux Salines de son enfance quand elle et son frère couraient dans l'eau et que leurs parents étaient encore heureux et qu'elle voit les couleurs des Salines comme avant : « *Elles étaient bien les mêmes. L'eau plate comme le dos d'une main, d'une tranquillité d'aube, sans ride et sans mouvement, avec ici et là de petits îlots de sable où s'ensommeillaient les crabes blancs. De la même couleur que le ciel, dilué de blancs et de verts, une peinture japonaise toute en pastels sur laquelle les navires aux formes lourdes, aux matières de métal, de plomb et de rouille, semblent irréels... Des sternes volent par ici, venant des îles avoisinantes, mais ne s'y arrêtent pas. Elles font aussi partie du tableau, leur envol est apparenté à ces couleurs des Salines, à la légèreté du sable poudreux, à la transparence nacrée des petits crabes vifs, au souffle chargé de sel qui vient de la mer. Parfum de sel, de mousse et de goémon, des profondeurs macérées de cette mer stagnante, parfum lourd et lointain qui s'intensifie encore plus lorsque s'y mêle la nostalgie et la turbulence du passé...* » (page 110).

Si j'insiste aussi longuement sur ces descriptions de la nature c'est que je voudrais montrer qu'il ne faut pas confiner Ananda Devi dans le cercle restreint des écrivaines féministes ou sud-océaniques ou hindoues, car elle est par-dessus tout une écrivaine authentique et majeure de la littérature francophone d'aujourd'hui !

Mais il est peut-être temps de présenter Anjali et sa famille. Car c'est cette famille qui est au cœur de l'histoire. Son histoire et son destin. Son karma ! On y reviendra, au karma. Anjali et son frère Shyam dont elle est très proche, qu'elle aime (mais l'amour entre frère et sœur a ses limites. Le sexe), ont pour mère Yashoda. Dont le frère Sanjiva a pour fille Vasanti, cette Vasanti, cette folle, qui va mourir par le feu et qui n'est pas, comme je l'avais d'abord cru sur la base de certaines critiques, l'épouse de Shyam mais sa cousine qui est amoureuse de lui. Et Yashoda et Sanjiva ont pour père un immigré, un engagé comme on dit à Maurice, un fou furieux. Arrivé avec l'un des derniers bateaux de travailleurs « engagés » et commençant tout de suite une grève de la faim pour que ceux ayant débarqué avec lui puissent rester ensemble sur la même propriété. Ceux de sa caste et de son clan. C'est là que le mot *caste* tombe pour la première fois dans le roman. Et un autre terme encore, celui de *Kala pâni*, l'eau noire de l'Océan, que l'on n'avait pas le droit de traverser sans perdre son appartenance à la caste. Les Brahmanes de l'Inde d'aujourd'hui ont trouvé des moyens de contourner l'interdiction lorsqu'ils envoient leurs enfants à Oxford ou à Cambridge (toutes les élites religieuses quelles qu'elles soient trouvent toujours des moyens dans leur hypocrisie de contourner une loi). Mais eux non. « *Ils avaient tous traversé le Kala pâni, l'eau noire de l'océan, et ils savaient qu'ils étaient déjà morts pour ceux de leur caste qui étaient demeurés en Inde, que le rituel des morts avait été célébré en leur nom. Leur seul recours était la prière. Mon grand-père récitait des versets de la Gita, et ils l'écoutaient,*

*les yeux emplis d'un tumulte qui ne pouvait s'exprimer en paroles* » (page 47). Et ce tumulte a dû tuer l'âme du grand-père. Après d'autres grèves de la faim, pour obtenir d'autres avantages, la troisième durant quinze jours, il devint à moitié fou. Et, comme pour se venger de tout ou peut-être pour se punir lui-même, il se mit à battre son fils. Sans raison. Sans prévenir. Avec une canne de jonc. Alors, à 16 ans, Sanjiva s'en alla. Définitivement. Et son père mourut de chagrin. Et Yashoda vint à haïr son frère pour cela.

Lorsque, bien plus tard, Anjali vient voir ses parents pour leur dire qu'elle va passer l'épreuve du feu, Yashoda est folle de rage. Pourquoi ? Parce qu'elle déteste les beaux-parents d'Anjali qu'elle soupçonne de vouloir l'imposer à sa fille ? Parce que le feu rappelle le drame de Vasanti qui a si cruellement marqué leur famille ? Parce qu'elle n'y croit pas (dans quels livres sacrés as-tu lu que quelqu'un va t'écouter ?), qu'elle se place plutôt dans une certaine orthodoxie de la religion (mais qu'est-ce qui est vraiment orthodoxe dans cette religion si multiple ?) ? Je ne sais pas. Mais c'est à ce moment-là qu'elle revient à son père et donne une image un peu différente de lui et de ce Kala pâni. Alors qu'elle commence à le condamner : « *Mon père était l'homme le plus fanatique, le plus féroce des croyances que j'aie jamais connu. J'ai cru en tout cela par amour pour lui. Et j'ai mis plus de quarante ans à me défaire de la corruption qu'il a implantée dans ma cervelle* » (page 125). Elle devient plus tendre : « *Oui, il a été un monstre... Mais il a aussi été un humain totalement incompris. Admiré pour des valeurs fausses, alors que ses qualités véritables passaient inaperçues... L'eau noire qu'ils ont été forcés de traverser... a rompu toutes les attaches, englouti leur mémoire d'une manière tellement définitive que l'exil est devenu leur patrie, pas cette terre, pas cette île, non, l'exil...* » (page 127).

Yashoda et son frère Sanjiva se sont réconciliés plus tard. Anjali les a vus déambuler sous les manguiers : « *Ils marchaient tous les deux sous les manguiers chuchotants de Constance-la-gaieté, et, de dos, ils avaient la même posture, droite et fière, la même grâce. Ils paraissaient s'isoler de nous tous, ayant toute une vie commune à rattraper au vol, et ils parlaient un tamoul très littéraire que je ne comprenais pratiquement pas* » (pages 61-62). Ils parlaient tamoul. Leur père venait donc du sud de l'Inde alors que les deux tiers des « engagés » de Maurice venaient, paraît-il du nord et de l'est. Les origines d'Ananda Devi sont également en Inde du Sud puisqu'elle parle le telugu, langue dravidienne de la même famille linguistique que le tamoul.

Yashoda est elle aussi une mère qui souffre, constate Anjali. Elle était tellement fière de son fils Shyam, si intelligent, si beau, qu'elle rêvait de marier à une fille de sa caste mais qui s'est rebellé, est tombé follement amoureux d'une pauvre fille aux cheveux crépus et au teint brun, sortie de quelque bas-fond mais qui était douce et aimante. Et puis il s'est mis en ménage avec sa Margaret. Et Yashoda a été définitivement malheureuse...

Alors lorsque Anjali, à son tour, vient lui annoncer sa décision d'affronter le feu, son amertume redouble. Alors que le père d'Anjali, simplement quitte la pièce et va « *s'enfermer quelque part dans la grande maison. Il refuse de participer...* » (page 124). Une fois de plus Ananda Devi nous décrit un homme faible !

Quant à Sanjiva il va vivre un drame bien plus terrible. Mais lui aussi est peut-être trop faible. Incapable de contrôler sa fille. Qui est fantasque, passionnée, mystique, expérimente des transes avec ses cousins plus jeunes et effrayés. Bientôt les villageois la prennent pour une sorcière alors qu'ils considèrent son père comme un sage, presque un saint. Et arrive le drame. Les villageois fêtent un saint, avec force tambours et un feu. Quand ils voient Vasanti ils veulent s'en saisir et elle, bravache, va affronter le feu, la tempête souffle, les flammes prennent dans son sari, elle meurt brûlée et ses cousins ne sont pas intervenus. Ce sera leur secret et leur culpabilité. Mais Anjali perd définitivement la foi, elle qui a espéré la pluie mais celle-ci est venue trop tard. Et son frère Shyam a une immense pitié pour le père de Vasanti. « *S'il y a quelque chose de puissant, quelque part, qui m'entend, j'offre toutes mes incarnations futures pour que cet homme soit libéré de son cycle de karma. Même si je dois, moi, revenir des milliers d'années, qu'il reçoive, lui, la paix qu'il mérite* » (page 117).

Alors parlons-en, du karma et des réincarnations. Beaucoup de cultures humaines ont cru au destin ou à la

prédestination. C'est le mektoub des Arabes, c'est écrit. Mais ce mektoub n'a jamais empêché les Arabes d'agir. Le mektoub permet simplement, peut-être, de recevoir le malheur avec plus de philosophie. Les Romains, les anciens Scandinaves, ont connu ces fileuses de destin, ces Nornes que j'ai retrouvées dans une comptine alsacienne. L'existence d'Elus chez Calvin ou chez d'autres religions n'a jamais empêché l'homme d'avoir son libre arbitre. Les dramaturges grecs décrivent des familles où le malheur frappe de génération en génération, comme chez les Atrides. Et pourtant il y a une certaine logique dans la succession des malheurs. Clytemnestre tue Agamemnon en rappelant qu'il a sacrifié sa fille Iphigénie au bénéfice des Grecs devant Troie. Et Electre demande à son frère Oreste de tuer leur mère Clytemnestre pour venger l'assassinat de leur père. Et je me rappelle que Raphaël Dreyfus, le commentateur éclairé de Sophocle et Eschyle dans la *Pléiade*, écrit : « *la prétendue fatalité antique dont on a tant parlé est, au moins sous la forme où on la présente, étrangère à l'esprit grec et notamment à celui de la tragédie* ». Et encore : « *Les dieux n'y conduisent pas les affaires humaines. Des vicissitudes de celles-ci, de l'incertitude de la condition mortelle, ils ne sont que les témoins ; leurs oracles en avertissent les hommes, mais toujours trop tard ou en vain. L'homme est seul avec son ignorance et ses échecs, mais aussi avec la noblesse de ses efforts et de sa souffrance* ».

Alors que dans la tradition hindoue, l'homme est responsable de ses vies antérieures. Autant dire : de l'inconnu, d'un arbitraire complet. Est-ce la raison de tous ces sentiments de culpabilité ? Et de leur croyance à l'impermanence du bonheur (« *Nous le savions d'ailleurs, il ne pouvait y avoir de permanence dans le bonheur* », page 112). Culpabilité de Yashoda quand Anjali lui annonce sa décision d'affronter le feu : « *Non, non, c'est de ma faute, c'est moi qui n'ai pas compris assez tôt, c'est le prix de la haine que j'ai ressentie à l'égard de Sanjiva, c'est pour me punir que tout cela est arrivé, et à présent tu vas te brûler et ce sera aussi de ma faute...* » (page 126). Ananda Devi décrit le fatalisme hindou dans des termes bien émouvants. A propos du père de Vasanti justement : « *Peut-être attendait-il cette rétribution issue du fatalisme hindou, remplaçant chaque acte, chaque événement dans leur séquence de causes et de conséquences. Pour l'oncle, tout était imputable à l'agencement générique du destin, l'homme, ses courages, ses lâchetés, sa vérité et son mensonge. Il est comme l'arbre qui ne se défait jamais de ses racines ni de ses branches, le jour qui se doit à la nuit qui l'a précédé, et à son tour engendrera d'autres nuits* » (page 46). Mais quand il en parle avec sa sœur, disant que Vasanti est le fruit de son karma, c'est Yashoda qui lui répond : « *Ne te tourmente pas de la sorte. Si cette loi de karma et de dharma existe vraiment, nous ne pouvons en aucune façon être responsables. Nous ne sommes pas les mêmes au gré de nos réincarnations. Et comment pouvons-nous devenir meilleurs et racheter des fautes passées dont nous ne nous souvenons pas, si nous sommes punis sans obtenir une seconde chance ? Ce n'est pas logique !* » C'est que justement, réplique Sanjiva : « *Il n'y a pas de logique dans la religion* » (page 62).

Remarquez : il n'y a pas beaucoup de logique dans nos religions monothéistes non plus. Qui s'en tirent avec des mots. Comme lorsque Job se plaint à Dieu des malheurs qu'Il lui a imposés, à lui, le pieux, et que Dieu lui répond : qui es-tu pour me demander des explications à moi qui ai créé le monde ?

Puisqu'on parle de monothéisme c'est là un autre aspect mystérieux de la religion hindoue. Elle est à la fois polythéiste et monothéiste. Je le savais déjà à cause de ce qui s'est passé en Indonésie au moment de l'Indépendance. Soekarno qui était laïque ne pouvait refuser aux Musulmans dont le Parti avait largement participé aux combats pour cette indépendance d'inscrire dans la Constitution que seules les religions monothéistes, ou plutôt, pour employer des termes plus vagues, seules les religions qui admettaient l'existence d'un être suprême seraient reconnues. Or la religion hindoue de Bali (et accessoirement de Java) le fut ! Alors, plutôt que d'aller chercher l'explication de la chose dans de grandes études, j'ai simplement noté tous les passages du roman où apparaît le nom Dieu. Avec une majuscule. Dès la page 24 lorsque le mari d'Anjali demande la première fois à sa femme de faire l'offrande de la marche sur le feu pour sauver son fils : « *Une souffrance que tu donnerais à Dieu afin de le délivrer de la maladie...* ». Est-ce un hasard si Anjali, dans sa réponse, parle de « *divinités* » ? « *Tu sais que c'est inutile, tu sais que je ne crois pas à ce marchandage*

*avec les divinités... »*. Plus loin, quand elle s'interroge encore face à son fils, elle dit : « *J'appartiens à un monde qui ne cesse de se créer des images de Dieu, mais ce monde m'est devenu étranger* » (page 41). Et c'est encore le mot Dieu qu'elle emploie lorsqu'elle explique à son amie musulmane Fatma qui y est violemment opposée, qu'elle va passer l'épreuve du feu : « *...Mais tant qu'il y aura un doute en moi, j'imaginerai encore que, dans certains cas, le sacrifice et la mortification sont les moyens les plus directs d'atteindre Dieu. Puisqu'il s'agit de mon fils, il y va de mon devoir, j'en suis responsable...* » (page 107). Le prêtre tamoul un peu ridicule qui accompagne la grande famille de son mari venue demander une dernière fois à Anjali d'accepter l'épreuve du feu, parle constamment de Dieu. Assis en tailleur, les jambes nues, un verre de lait à la main, ses dents cariées, vêtu d'une cotonnade blanche, parlant créole (« *mo tifi* »). Il parle de Dieu mais ses paroles sont vides, pense Anjali : « *Il faut croire en Dieu et sa mansuétude... Si on a un problème, Dieu est là pour le résoudre... Vous pouvez demander à Dieu de vous donner la vie de votre enfant...* ». Mais : « *...On ne peut demander de garantie à Dieu, vous le savez bien...* » (page 132). Alors, ai-je compris ? Tous ces dieux ne sont-ils qu'une image de Dieu ? Nos Saints, notre Sainte Vierge ? Pourtant leur trinité à eux, leur Trimurti, Brahma, Vishnu, Shiva, est autrement plus puissante... Mais, au fond, je n'ai pas vraiment besoin de comprendre. Ce n'est pas grave. Pour moi, du moins...

Un mot encore à propos de ces mortifications dont parle Anjali (et puisqu'on va arriver à sa marche sur le feu). Elles aussi elles font partie de cette religion. Nous avons tous en tête ces processions avec des hommes, le corps transpercé d'aiguilles, la langue même. Je connais un autre exemple de ce type, la religion chiite, le deuil sans fin de la mort d'Ali, et les hommes qui se flagellent jusqu'au sang. Une religion triste. Qui nie la vie. Sanjiva estime que ces sacrifices ne sont pas nécessaires. « *Je leur ai expliqué tant et tant de fois, que ces sacrifices ne sont pas nécessaires. Shiva, Mourouga, Krisjna nous gardent et nous protègent. Ils se leurrent avec leurs saints* » (page 115). Quant à Anjali, au moment même où elle dit qu'elle n'y croit plus, à ce monde, elle le décrit : « *Ils le cherchent par des prières et par des actes. Dès l'enfance ils acceptent la mortification de la chair, le sacrifice religieux. Ils vont jusqu'aux limites extrêmes pour extraire de la divinité une réponse, un cri, l'aumône de sa voix. Ils l'obligent à répondre par une vision issue d'une transe, une souffrance... tout est écrit... dans ces regards noirs révoltés, ces rires et ces pleurs extatiques, ces corps bardés d'aiguilles qui fulminent sous le soleil. A chacune de ces manifestations, leur foi se décuple, leur désir d'atteindre, et d'entrevoir l'infini...* » (page 41).

Vient alors la marche sur le feu d'Anjali. Il ne s'agit pas d'une cérémonie faite à la légère. Tout est minutieusement préparé. Anjali doit s'y préparer par un jeûne de 10 jours. Elle jeûne d'ailleurs bien plus que nécessaire car, à ce moment de sa vie, elle veut mourir. Elle sait que son fils ne vivra pas. Et que son mariage est une erreur. Pendant son jeûne elle doit rencontrer à intervalles réguliers un prêtre et assister à des cérémonies de chants. Le jour de l'épreuve, une foule est réunie, chants et tambours retentissent. Ils sont trente à tenter la marche. Des hommes d'abord, le prêtre, puis des femmes et des adolescents, elle parmi eux. Et tout se passe bien. Personne n'est blessé ni brûlé. Les scientifiques expliquent la chose : le bois est très mauvais conducteur, la chaleur n'a pas le temps de se propager dans le pied, d'autant plus qu'il bouge, qu'on marche et que la longueur de la marche est limitée. Cinq mètres en général. Dans certaines régions un bassin plein de lait est placé après le feu, où l'on plonge les pieds après l'épreuve, mais Ananda Devi n'en parle pas. Ce n'est peut-être pas le cas à Maurice.

Le jeûne, les chants et l'environnement de la cérémonie jouent leur rôle, bien entendu. Au moins celui de combattre la peur. Et Anjali croit même avoir vu le voile de Draupadi être venu protéger ses pieds du feu. Alors c'est peut-être le moment d'expliquer le titre du roman et de vous parler de cette mystérieuse Draupadi. Et même d'un autre personnage sorti des grandes épopées, Sita. Car les deux mythes, ceux de Draupadi et Sita sont entre-mêlés, nous explique Metka Zupančič. D'ailleurs Anjali avait cité les deux héroïnes en s'adressant à son mari : « *Je pense à Sita qui, tout en étant fidèle à Ram, était passée par l'épreuve du feu ; et à Draupadi elle-même, dont le voile est un voile de chasteté qui protège les marcheurs de la brûlure. A quoi auront servi*

toutes ces fidélités ? L'homme a-t-il jamais vraiment compris leur intensité et leur pouvoir ? Ils ont pris la femme pour acquise, mais aujourd'hui, Dev (le mari d'Anjali), rien n'est acquis qui ne soit mérité, et je ne crois pas que tu nous aies mérités » (page 150).

L'histoire de Sita est mieux connue puisqu'elle était la femme de Rama. Quand elle et Rama vivaient en exil dans la forêt, Sita avait été enlevée par un démon, puis libérée par Rama et ses frères. C'est alors que Sita se jette dans le feu pour prouver sa fidélité. Mais Rama continue à douter et veut d'autres preuves. Alors Sita se tue en demandant à la terre dont elle était issue de la reprendre. L'histoire de Draupadi est racontée dans l'autre grande épopée indienne, le *Mahâbhârata*. Voici le récit fait par Metka Zupančič : « Lorsque le héros mythique Arjuna se la mérite comme épouse, elle sera obligée d'accepter non seulement celui-ci mais aussi ses quatre frères, dans une relation polyandrique cautionnée par les dieux. L'aîné des époux, Yudishthira, la perdra avec leur royaume entier lors d'une joute malhonnête de dés. Draupadi est forcée d'apparaître devant la cour des hommes où on essaie de l'humilier en la dénudant, c'est-à-dire en lui enlevant son sari. Le dieu Krishna intervient en rallongeant interminablement le sari de la princesse... ».

Comme on voit, a priori, il n'y a pas d'épreuve du feu pour Draupadi. Il n'empêche qu'une certaine confusion va se créer entre les deux héroïnes. Même une fusion. Et ceci d'autant plus que la marche sur le feu est associée très tôt à Draupadi dans le sud de l'Inde et, aujourd'hui encore à la Réunion et à l'île Maurice. Probablement essentiellement dans des communautés tamoules ou telugus. Metka Zupančič nous apprend que la mère d'Ananda Devi est d'origine telugu, et qu'Ananda Devi, elle-même, a écrit, sous son nom véritable, Ananda Nirsimloo-Anenden, une thèse de doctorat, en 1982, intitulée : *The Primordial Link : Telugu Ethnic Identity in Mauritius*. Metka Zupančič a également étudié un ensemble de textes rassemblés par Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo en 2008 sous le titre *Draupadi, tissages et textures*. Elle en extrait cette citation : « La démultiplication des caractéristiques du culte fait que Draupadi entre en résonance avec Sita, l'héroïne du Râmâyana. Les deux femmes sont érigées en archétypes de l'attitude et de la condition féminine, élevées au statut de mythes et de divinités ». On comprend bien pourquoi ces deux femmes-mythes intéressent Ananda Devi. Elle les met en relation avec la situation actuelle de la femme. De sa domination par l'homme. Et de l'incompréhension de la femme par l'homme. Mais aussi de la résistance de la femme. Sita, après avoir accepté, ou plutôt proposé elle-même, l'épreuve du feu, n'accepte pas une nouvelle épreuve. Et renonce à la vie, comme une protestation ultime. Quant à Draupadi, après son humiliation et sa délivrance, c'est elle qui convainc ses maris de démarrer une guerre qui se terminera par une suite de batailles, les plus meurtrières et les plus terribles de toutes les épopées connues, où périront ses cinq fils qu'elle avait conçus avec ses cinq maris, et qui constituera la fin d'un certain monde !

Mais il faut aussi voir l'outrecuidance des hommes, qui exigent que la femme soit restée fidèle alors qu'elle a été faite prisonnière, peut-être par la faute de l'homme, et qui refusent de la croire quand elle témoigne de son amour, sa résistance et sa fidélité. Dans l'exemplaire du *Mahâbhârata* qui se trouve dans ma bibliothèque (Madeleine Biarreau : *Le Mahâbhârata, un récit fondateur du brahmanisme et son interprétation, en deux tomes, Seuil, 2002*), je découvre qu'au livre III, l'histoire de Rama et Sita est racontée par un conteur, Mârkandeya, à Yudhisthira, le frère aîné qui a perdu Draupadi aux dés. Pour le consoler de la perte de Draupadi. Lui montrant qu'un autre enlèvement s'est bien terminé (on sait que le *Râmâyana* est postérieur au *Mahâbhârata*, mais l'histoire était déjà connue). Dans ce récit qui se conclut sans épreuve du feu pour Sita, il y a quand même cette terrible parole de Rama au moment où il rencontre Sita après sa délivrance : « ...comment quelqu'un qui connaît le dharma comme moi pourrait-il garder même un instant une femme qui a été touchée par les mains d'un autre ? Que tu te sois bien ou mal conduite, je ne peux aujourd'hui jouir de toi, pas plus qu'une oblation léchée par un chien ne peut encore être une oblation ». « Entendant ces terribles paroles, la faible jeune femme s'affaisse comme un bananier qu'on coupe ». On la comprend. Et ce ne sont pas les « glorieuses » paroles de Sita qui suivent, qui convainquent Rama, mais des témoins divins. C'est Brahmâ lui-même qui révèle à Rama qu'une malédiction interdisait au démon Râvana

de « *violier une femme non consentante* ». Oui, vous voyez : on parlait déjà de consentement à l'époque !

Mais revenons au roman. La marche sur le feu a eu un effet révélateur sur Anjali. Mais l'évolution avait commencé déjà depuis un moment. Dans sa dernière discussion avec son mari elle l'avait déjà exprimé : « *A partir de maintenant, enfin, finalement, ma vie m'appartient. Je n'ai de comptes à rendre à personne* » (page 165). Et le prêtre qui l'avait accompagné dans la préparation de l'épreuve, nettement plus intelligent que le petit prêtre tamoul ridicule qu'avait amené sa belle-famille, avait bien compris qu'elle voulait mourir, constate le changement et lui dit : « *...après cette cérémonie, il ne vous sera pas facile de vous défaire de la vie...* » « *Cette cérémonie vous a rattachée à la vie. Vous avez vu un autre aspect de vous-même...* » (pages 169-170). Alors elle se retrouve seule à la maison. Elle a rejeté son mari, lui a demandé de partir. Commence à s'éloigner de son frère, lui qui va épouser sa Margaret, sera heureux et oubliera Vasanti. De sa mère aussi qui n'arrête plus de pleurer. Et puis, soudain, une idée va s'ancrer en elle. Et elle pense qu'elle est bonne, parce qu'elle lui donne « *le sentiment d'une trêve, d'un passage hors du temps, et, plus tard, peut-être, d'un recommencement* » (pages 174-175). Et le roman finit sur cette phrase : « *Au matin j'irai chercher Fatmah* ».

#### **Post-scriptum (30/04/2024) : retour à Rama et Sita.**

Après avoir mis ma note en ligne j'ai eu envie de revenir au *Ramayana* pour retrouver la scène de retrouvailles entre Rama et son épouse et voir ce qu'il lui dit dans le texte de Valmiky. L'exemplaire que j'ai dans ma bibliothèque est un beau livre du XIXème siècle relié en peau brute : *Le Ramayana , poème sanscrit de Valmiky, traduit en français par Hippolyte Fauche, deux tomes reliés en un, édit. A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie, Bruxelles, Leipzig et Livourne, 1864 (Reliure en peau brute de l'éditeur)*. A noter que Hippolyte Fauche (1797 – 1869) était un indianiste qui a également traduit le *Mahâbhârata*, du théâtre de Kâlidâsa et certains Gîtas.

Et là, une surprise. La scène se trouve dans le dernier livre du poème et, Sita une fois passée par l'épreuve du feu, Rama n'exprime plus aucun doute sur sa fidélité, il ne demande pas de nouvelle épreuve et Sita ne retourne pas à la terre dont elle est issue.

Mais avant de chercher l'explication de ce mystère, je reviens d'abord au discours de Rama. Il est peut-être un peu moins insultant que celui qui est rapporté dans le *Mahâbhârata*, mais tout aussi tranchant. Le voici dans la traduction d'Hippolyte Fauche : « *Ce que doit faire un homme pour laver son offense, je l'ai fait, par cela même que je t'ai reconquise : j'ai donc sauvé mon honneur. Mais sache bien cette chose : les fatigues que j'ai supportées dans la guerre avec mes amis, c'est par ressentiment, noble Dame, et non pour toi, que je les ai subies ! Tu fus reconquise des mains de l'ennemi par moi dans ma colère ; mais ce fut entièrement, noble Dame, pour me sauver du blâme encouru et laver la tache imprimée sur mon illustre famille.*

*Ta vue m'est importune au plus haut degré, comme le serait une lampe mise dans l'intervalle de mes yeux ! Va donc, je te donne congé ; va, Djanakide, où il te plaira ! Voici les dix points de l'espace, choisis ! Il n'y a plus rien de commun entre toi et moi. En effet, est-il un homme de cœur, né dans une noble maison, qui d'une âme où le doute fit son trait, voulût reprendre son épouse, après qu'elle aurait habité sous le toit d'un autre homme ?*

*Place comme il te plaira ton cœur, Sitâ ! car il n'est pas croyable que Râvana, t'ayant vue si ravissante et douée de cette beauté céleste, ait pu jamais trouver du charme dans aucune autre des jeunes femmes qui habitent son palais ! ».*

Mais après la réponse douloureuse de Sita et l'épreuve du feu qu'elle appelle et réussit, Rama est convaincu, d'autant plus que d'autres dieux témoignent de la pureté de Sita, et rentre triomphalement avec elle dans sa capitale Ayodhya. Sans rien demander de plus à Sita.

Alors d'où vient l'histoire de la demande d'une nouvelle épreuve de la part de Rama et la mort volontaire de Sita ? D'une autre fin du poème appelée *Uttara Kanda*. Dans le catalogue d'une exposition d'illustrations de

manuscrits du **Ramayana**, organisée en 1989 au *Cartwright Hall* par les *Bradford Art Galleries and Museum* (et qui se trouve dans ma bibliothèque), l'un des organisateurs, le Dr. Nima Poovaya-Smith, écrit ceci : « *Uttara Kanda est considéré quelques fois comme une interpolation ou une addition ultérieure au poème de Valmiki. Après des années de règne heureux, Rama apprend par diverses sources que la population d'Ayodhya doute toujours de la chasteté de Sita à cause de son séjour forcé chez Ravana. Comme il a toujours été un Roi qui met le bien-être de son peuple au-dessus de toute considération de bonheur personnel ou même de justice individuelle, il bannit son épouse enceinte dans la forêt. Elle y est assistée de Valmiki en personne et donne naissance à des jumeaux, Lava et Kusha. Leur père, des années plus tard, entend ses fils chanter l'histoire de Rama, se doute de leur identité, recherche leur mère et lui demande de revenir à condition de passer une nouvelle épreuve pour prouver sa pureté. Alors Sita demande à la Terre, sa véritable mère, de la reprendre en son sein, et la Terre s'ouvre pour elle et elle descend en ses profondeurs* ». Or, comme on peut le voir sur le net, les experts, surtout occidentaux, doutent très fortement de l'authenticité valmikienne de ce Livre. Et le Dr. Nima Poovaya-Smith note même que Kamban qui a écrit une version du **Ramayana** en langue tamile entre la fin du XIème et le début du XIIème siècle (le **Ramayanam**) a complètement omis le **Uttara Kanda** et que le grand écrivain indien R. K. Narayan qui a traduit en anglais le **Ramayanam** de Kamban a écrit : « *J'omets la suite qui décrit une deuxième séparation entre Rama et Sita... Cette partie de l'histoire n'est pas très populaire et elle n'est pas considérée comme authentique mais une addition postérieure au Ramayana de Valmiki. Kamban ne l'inclut pas non plus et termine son histoire avec le retour heureux de Rama à Ayodhya, suivi par un long règne de paix et de bonheur sur cette terre. Et c'est également ainsi que j'ai préféré finir mon histoire* ».

Sur le net on peut trouver le texte complet du **Ramayana** en anglais dans le cadre du *Projet Gutenberg*. Et cette note à propos de l'**Uttara Kanda** : « *Le Ramayana finit avec le retour glorieux de Rama et de la reine sauvée à Ayodhya et sa consécration comme Roi dans la capitale de ses ancêtres. Même si le poème n'était pas complet, la conclusion du dernier Canto du sixième Livre, qui est bien évidemment de la main d'un auteur postérieur à Valmiki, et qui évoque le règne heureux de Rama et promet des bénédictions à ceux qui vont lire et déclamer le poème, est suffisante pour montrer que lorsque ces vers ont été écrits, le poème a été considéré comme terminé. L'Uttarakanda ou Dernier Livre n'est qu'un appendice ou un supplément qui relate des événements antérieurs ou postérieurs à ceux décrits dans le poème principal. Mais les érudits indiens, conduits par leur amour et leur respect de la tradition, considèrent que le Livre a été écrit par Valmiki et fait partie du Ramayana* ». Comme on peut le voir par ce qu'en dit Narayana, tous les intellectuels indiens ne sont pas de cet avis.

Ceci étant on peut se demander si Metka Zupančič a raison d'écrire, dans son étude citée ci-dessus : « *L'épopée Râmâyana insiste sur l'épreuve purificatrice qu'accepte de subir Sita, dont l'immersion dans le feu, agni pariksha, prouve son innocence aux yeux de son mari Rama, même si ce dernier n'est toujours pas convaincu de la pureté de son épouse* ». Et plus loin : « *Sita n'est pas considérée comme un être d'origine humaine : elle s'est synthétisée à partir des éléments naturels, surtout l'eau et la terre. C'est la terre que Sita considère comme sa seule mère – et c'est à celle-ci qu'elle reviendra après l'épreuve du feu, en lui demandant de la reprendre lorsque Rama exigera d'elle un autre sacrifice* ». Elle considère donc l'**Uttara Kanda** comme faisant partie du **Ramayana**. Mais au fond cela n'a aucune importance. Metka Zupančič analyse le mythe. Et le mythe est indépendant de ses sources.